

Yvan Lamonde, *Gens de parole. Conférences publiques, essais et débats à l'Institut canadien de Montréal 1845-1871*, Montréal, Boréal, 1990, 176 pages.

Richard Caron

Volume 20, numéro 1, printemps 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027211ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027211ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron, R. (1993). Compte rendu de [Yvan Lamonde, *Gens de parole. Conférences publiques, essais et débats à l'Institut canadien de Montréal 1845-1871*, Montréal, Boréal, 1990, 176 pages.] *Philosophiques*, 20(1), 199–201.
<https://doi.org/10.7202/027211ar>

C O M P T E S R E N D U S

Yvan Lamonde, Gens de parole. Conférences publiques, essais et débats à l'Institut canadien de Montréal 1845-1871, Montréal, Boréal, 1990, 176 pages.

par Richard Caron

L'importance sociale, politique et culturelle de l'Institut canadien de Montréal au milieu du XIX^e siècle est maintenant reconnue par la grande majorité des historiens des idées au Québec. La littérature nous a donné quelques très bons ouvrages sur le sujet, notamment les études de Y. Lamonde et de J.-P. Bernard. Cependant, une présentation historique centrée exclusivement sur l'Institut canadien n'avait pas encore été publiée. La facture de cet ouvrage est fort intéressante : « On entrera littéralement à l'Institut canadien : le récit brosse le décor, anime les personnages, les fait parler en leur mettant dans la bouche leurs propres propos » (p. 11). En effet, le livre d'Yvan Lamonde nous transporte pour quelques agréables heures de lecture dans le milieu intellectuel francophone de Montréal au milieu du siècle dernier. Cet ouvrage ne propose pas de thèses nouvelles à propos du libéralisme de l'Institut, il se veut plutôt un reflet vivant de ses activités diverses.

Outre cette présentation vivante de l'Institut, le livre comporte une quantité appréciable d'informations présentées sous la forme de tableaux, qui nous donnent une vue d'ensemble des traits principaux des activités et des acteurs de l'Institut canadien. On y retrouve, par exemple, des renseignements sur la profession des membres de l'Institut, la répartition en pourcentage des sujets abordés lors des activités publiques, ou encore le nombre de débats, d'essais, ou de conférences que les membres ont présentés devant l'assemblée. Transparaît ainsi un portrait bien équilibré et riche de ce qu'a pu être cette association libérale. Le titre du livre (*Gens de parole*) donne aussi la caractéristique principale de ce rôle actif de l'Institut ; car c'était bien la parole qui y siégeait en maître. Les trois activités essentielles, auxquelles sont consacrées les principales divisions de l'ouvrage, sont des activités de parole : le débat, l'essai présenté sous forme de lecture, et la conférence.

Mais Lamonde ne confine pas le lecteur à l'intérieur des murs de l'Institut ; il retrace aussi la marque et l'influence qu'a eues l'Institut canadien. Les

activités et les idées de l'Institut rejoignaient certes les membres qui assistaient aux conférences, mais elles atteignaient aussi un auditoire plus vaste, car celles-ci furent publiées dans les périodiques de l'époque, principalement dans *L'Avenir* et *Le Pays*, qui étaient des organes « officieux » de l'Institut. Étant ainsi diffusés aussi par le biais de l'imprimé, les discours de l'Institut furent pour un temps le moteur principal des efforts de transformation et de progrès social d'une société francophone en voie de définition. Lamonde nous montre le rôle dynamique que ce lieu d'échanges a tenu dans l'élaboration du tissu culturel et social de la communauté francophone de Montréal. Ce rôle dynamique de l'Institut canadien est supporté par les dires des conférenciers eux-mêmes. Charles Laberge prend la parole devant l'assemblée de l'Institut en 1855 pour rappeler une de ses réalisations : « Quelle belle arène est ouverte à ces nobles concurrents qui se préparent ici à des luttes plus grandes encore et plus importantes, qui s'y formeront au gouvernement de leurs semblables ; qui apprendront à manier avec habileté ces ressorts secrets qui font mouvoir les hommes ; à toucher délicatement ces fibres du cœur humain [...] » (cité p. 42). On le voit bien, l'Institut se proposait non seulement d'offrir un lieu de réunion afin d'échanger entre gens d'appartenance libérale, mais il avait aussi des objectifs pratiques de réalisation sociale. Un autre conférencier, Joseph Doutré, en constate les résultats : « En effet, repassez l'un après l'autre les différents organes français de l'opinion publique à Montréal et partout vous trouverez le levier immense de la presse entre les mains de jeunes gens dont l'apparition dans le monde politique ne date que de la création de nos sociétés de réunion et de discussion » (cité p. 47).

Les libéraux de l'Institut sont présentés comme des gens d'esprits ouverts sur le contexte social et politique des États-Unis, et de la France d'après 1789 ; en fait on pourrait croire que l'évolution politique de ces deux pays a inspiré et conditionné très directement les sujets des conférences présentées devant l'assemblée. « [...] l'Institut canadien incarna ces valeurs démocratiques que Tocqueville, dans *De la démocratie en Amérique*, assignait avec tant d'enthousiasme à l'association volontaire, creuset de la société civile. Rue Notre-Dame, on ne se contenta point d'admirer la Grande République et d'en analyser les réussites comme les déficits ; on créa une forme de socialité urbaine à l'image de la culture continentale » (p. 117).

Non seulement l'Institut tenta de promulguer la démocratie, mais Lamonde démontre aussi que les conférenciers furent soucieux de donner aux francophones les moyens de transformer leur communauté encore sous l'emprise d'un régime seigneurial récemment aboli (1854). « [...] l'Institut canadien de Montréal, qui fut la première association littéraire francophone d'importance, constitua une suite du libéralisme qui inspira les rébellions. Le phénomène de l'association naît donc sous le signe de la démocratie libérale et aussi de l'économie libérale et du libre-échange » (p. 27). Ainsi un bon nombre de conférences portèrent sur des sujets comme l'économie politique, l'instruction publique, ou l'utilité des associations.

Par des citations nombreuses et éclairantes, Lamonde nous laisse découvrir un Institut actif et conséquent dans la promotion du libéralisme. Certaines des idées soutenues par cette association d'il y a plus d'un siècle peuvent nous surprendre par leur pertinence encore actuelle. P.-R. Lafrenaye

prononce un discours en l'honneur du dixième anniversaire de l'Institut en 1854. Lamonde en donne un extrait : « La richesse d'un pays consiste autant et même plus dans l'énergie, l'activité et le travail intelligent de ces habitants, que dans la fertilité du sol et les ressources de son territoire car qu'est-ce que la propriété ou la matière première sans le secours de l'intelligence pour la manier et la rendre précieuse ? » (cité p. 56). On peut constater que le souci d'investir dans la valeur ajoutée d'un produit n'est pas une préoccupation réservée à notre époque de mondialisation des marchés ; il y avait bien avant les âges sombres du duplessisme des gens qui prenaient la parole, ici à Montréal, pour tenter de convaincre de l'importance d'une économie productive comme nécessité préalable à l'établissement d'une société plus démocratique.

Lamonde met bien en relief les répercussions des suites de la révolution industrielle en Angleterre et aux États-Unis sur les prises de position de l'Institut. Il y eut dans ces pays un grand mouvement d'information publique, amorcé dans les milieux bourgeois, pour mettre à la portée de la population les nouvelles connaissances en sciences naturelles. L'Institut canadien sera grandement influencé par ce mouvement dans son inspiration initiale. Cette mise en contexte de l'Institut montre bien les effets qu'il eut sur la société francophone montréalaise à travers la presse, les conférences publiques et la formation de professionnels de la communication. Mais il aurait été souhaitable que l'ouvrage couvre de plus près les démêlés de l'Institut avec le clergé. Il y est certes fait mention de quelques conflits majeurs, notamment avec Mgr Bourget : « On ne réussit pas à aplanir les difficultés entre l'Institut et l'évêque Bourget qui condamne l'association libérale en 1859. Dix ans plus tard, une seconde condamnation, romaine et papale cette fois, porte un dur coup à l'Institut canadien » (p. 24). Mais l'ensemble de ces conflits avec les autorités ecclésiastiques ne fait pas l'objet d'un rapport aussi suivi qu'on pourrait le souhaiter.

Bien que la période d'activité de l'Institut couverte par l'ouvrage n'aille que jusqu'à l'année 1871, ce qui constitue la limite de la période la plus active, Lamonde nous donne les grandes lignes du déclin des activités de l'Institut jusqu'à sa fermeture définitive en 1881. À partir de la fermeture temporaire de l'Institut en mai 1871, les activités sont progressivement réduites, faute de fonds nécessaires, jusqu'à la vente de l'édifice en 1881. Les libéraux étant fortement impliqués dans une lutte contre l'État religieux, cela eut pour effet de réduire le nombre des membres et le dynamisme de l'Institut canadien. « Cette polarisation idéologique depuis 1848 était le versant plus intellectuel d'une polarisation politique et partisane qui avait culminé avec l'échec des Rouges après 1867 et l'affirmation, depuis le discours de Laurier en 1877, d'un libéralisme modéré, conciliable avec le catholicisme et électoralement rentable » (p. 110).

Concluons en disant que le livre de Lamonde présente sous une forme vivante et agréable à lire, un Institut canadien dynamique et influent dans l'évolution du tissu culturel francophone de Montréal. L'information y est aussi fort abondante et permet au lecteur intéressé d'obtenir un portrait d'ensemble de l'Institut, portrait qu'il était difficile d'imaginer sans cette nouvelle publication.